

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LE RANNELACK.

Il n'étoit encore qu'une heure, et Malvina témoignoit une impatience extrême. Elle a vu arriver dix personnes, sans leur dire le bonjour; on a servi le déjeuner, et Malvina n'y a point touché. Elle a lu sans plaisir les affiches du spectacle, elle est demeurée insensible aux charmes d'un bon diner; et elle a entendu sans s'émouvoir parler d'une partie de bal.... un bal où devoit figurer le *Zéphir de la Garonne*, un bal où elle étoit priée à danser la gavotte. Et pourquoi cette distraction, cette indifférence pour tous les plaisirs? C'est que Malvina attendoit son marchand de modes qui lui avoit promis un costume nouveau pour paroître le soir au Rannelack. C'est au Rannelack (comme le Journal l'a déjà annoncé) qu'on se rassemblent les jeunes gens du bon ton, sous prétexte de jouer aux barres; et c'est au même endroit que se rendent les femmes, sous prétexte de voir jouer les jeunes-gens; c'est là que les élégans font assaut de parure et d'agilité; c'est là que les femmes font assaut de grâces et de coquetterie; c'est là que l'on voit les habits les plus récemment arrivés de Londres ou de Hambourg; c'est là que parut sans doute le premier schall de Cachemire ou la plus belle robe de Malines; c'est là que les tailleurs font leurs observations; c'est là que les marchands de modes font des découvertes nouvelles: le Rannelack est, en un mot, le thermomètre de la mode. Déjà plusieurs aventures assez piquantes s'y sont passées, et ce lieu sera illustre, non par la chute de quelque *Adonis* jouant aux barres, mais par celle de quelque *Lucrèce* qui n'y jouoit pas: déjà l'on raconte plus d'une anecdote à demi-scandaleuse. C'est là que brilloit, par-dessus toutes les autres, certaine dame au ton hautain, au regard méprisant, qui voyoit peu de monde, parce qu'elle ne trouvoit personne digne d'elle, qui avoit une voiture de 40,000 francs, un lit de 50,000 francs, des diamans sans nombre, et des chevaux sans prix; qui étaloit avec faste ses richesses sur la pelouse, et qui le soir, en rentrant chez elle, a trouvé sa maison saisie, son mari caché, banqueroute faite. Elle ne reparoîtra plus au Rannelack, s'imagine

peut-être le Lecteur ; pardonnez-moi , mais dans quinze jours ; il faut bien donner ce tems pour appaiser le bruit public , les plaintes des sots , les propos des malins : quelques momens encore , et vous la reverrez plus brillante , plus fière que jamais.

C'est encore au Rannelack qu'a eu lieu ce fameux duel ou plutôt ces apprêts d'un duel fameux. Deux fameux tireurs , deux fameux coureurs , deux fameux danseurs , les deux jeunes gens les plus instruits de Paris alloient se battre pour une de nos belles en crédit ; chacun prétendoit avoir des droits , et la dame sembloit accrédi- ter cette double prétention ; chacun étoit possesseur de lettres ; mais les billets doux de l'un ne disoient pas plus que ceux de l'autre ; l'amour-propre , plus que l'amour , faisoit les frais de l'affaire. Un second homme adroit et plaisant s'en aperçut , et , au moment où l'écu alloit être lancé pour savoir qui donneroit le premier le coup fatal : Messieurs , leur dit-il , je ne propose pas un accommodement , mais un arrangement. Vous allez vous battre pour décider lequel des deux est le plus aimé de la belle ; ce n'est pas le fond de votre pistolet qui tranchera le nœud gordien : jetez votre écu en l'air , c'est à merveille , non pour vous battre , mais pour savoir lequel des deux ira le premier chez la dame ; car voilà , ce me semble , à quoi tient toute l'affaire. Je vois , d'après vos lettres , que le premier qui se présentera sera content , et que le second n'aura pas à se plaindre. *J'ai ri , me voilà désarmé* : la phrase est assez connue , elle produisit son effet ; l'épreuve con- seillée fut faite ; et il n'y eut d'autre affaire qu'un combat amou- reux où personne ne fut tué.

C'est encore au Rannelack que se rendent ces deux beautés ri- vales , qui attirent par leurs charmes un essaim de jeunes gens autour d'elles , qui ne vont jamais ensemble par jalousie , et qui divisent les amateurs du beau sexe , comme M^{lles}. Georges et Duchesnois divisent les amateurs du Théâtre. Enfin , c'est au Ran- nelack que se sont passées plusieurs aventures , que l'oreille peut entendre , mais que la plume ne sauroit tracer ; et c'est là que Malvina vouloit aller se montrer dans un costume nouveau. M. Crépon arriva vers cinq heures , à six heures nous partimes. Ar- rivés à la promenade , j'eus le bonheur de donner la main à Mal- vina. Contre son attente , tout le monde disoit en la voyant pas- ser qu'elle est belle , mais personne ne s'aperçut de la nouveauté de sa parure , et Malvina se retira avant la fin du jour , déses- pérée des honnêtetés qu'on avoit faites à sa figure , du dédain prodigué à ses colifichets : elle pleuroit , elle étoit inconsolable.

Ah ! lui disois-je , Malvina , que de femmes troqueroient les complimens faits à leur habit pour ceux qu'on a prodigués à votre figure. Mais rien ne put la convaincre ; elle a renoncé au Rannelack : c'est fini , dit-elle ; je quitte ces fades réunions sans but et sans intérêt , je vais étudier sérieusement. Je crus qu'elle alloit pren- dre des livres : elle envoya chercher son maître de danse et répéta toute la soirée un pas nouveau , dansé par M. Gardel.

(Le Promeneur).

A U R É D A C T E U R .

Permettez , Monsieur , qu'au nom des dames du Marais , je réclame pour ce qui peut les concerner , contre un article de votre Feuille du 5 fructidor , dans lequel il est question d'une fabrique d'étoffes de crystal , qui vient de s'établir en faveur des femmes , dont le goût pour les vêtemens transparens devient , dites-vous , de jour en jour plus général. La justice vouloit que , dans cette occasion , comme dans toute autre semblable , vous fissiez une exception à l'égard des dames du Marais.

Je croyois vous avoir , il y a quelque tems , observé , une fois pour toutes , qu'entre les mœurs , le ton et les usages du Marais , et ceux de la Chaussée d'Antin , il y avoit une différence prodigieuse , qui se faisoit remarquer jusques dans les modes. Sans vouloir censurer les habitans des autres parties de la capitale , nous croyons pouvoir affirmer que nous sommes restés seuls en possession des bonnes traditions ; et quoiqu'en fait de modes , il paroisse toujours très-difficile de décider laquelle a raison , nous inclinons ici volontiers , et pour cause , vers celles qui n'exigent pas vingt mille livres de rentes.

Si jusqu'ici le Marais s'est préservé des ravages de la mode , il en a l'obligation à un grand nombre de circonstances , qui ont concouru à en écarter les richesses et le luxe ; car il pourroit dire comme le fils de Lusignan :

« Une pauvreté noble est tout ce qui me reste » ;

par la raison qu'on se réfugie au Marais , lorsqu'on se trouve ruiné , et qu'on se retire , lorsqu'on se trouve assez riche pour faire figure ailleurs , vous concevez qu'une grande partie de sa population se compose de l'ancienne bonne compagnie de Paris , et que la nouvelle y est fort clair semée. D'un autre côté , les jeunes gens ne se plaisent pas beaucoup au milieu d'un monde aussi grave que celui qui habite le Marais , et ils en émigrent , par centaines , les uns pour ne plus y revenir , les autres , pour n'y reparoitre que de loin en loin , et en qualité de voyageurs. En général , on n'y revoit guères que ceux d'entr'eux dont les affaires ont mal tourné ; ce qui n'arrive pas souvent , car nos jeunes gens du Marais sont , pour ainsi dire , les Gascons de Paris ; ils entreprennent rarement de faire leur chemin sans parvenir à leur but ; et ils ont d'autant plus de moyens de réussir qu'ils désertent rarement la maison paternelle , sans savoir parler et écrire ; ce qui doit les faire regarder comme des aigles dans certains quartiers de la capitale , où il est rare de rencontrer des jeunes gens qui sachent l'orthographe.

Quant à nos pauvres demoiselles , comme elles sont condamnées à rester dans leur pays natal , et que ceux de leurs compatriotes qui pourroient leur rendre le service de les épouser , s'expatrient presque tous , pour aller s'établir ailleurs , elles

vieillissent ici à vue d'œil, sous le toit paternel; et c'est un grand malheur pour elles, que la plupart des amateurs de la Chaussée-d'Antin, qui se ruinent à poursuivre des coquettes, ne sachent pas qu'il existe aussi près d'eux, un assortiment complet de demoiselles bien élevées, de tous les âges, qui ne demanderoient pas mieux que de se laisser rechercher par des financiers, et qui ne seroient pas, à beaucoup près, aussi chères que les plus petites bourgeoises de la rue du Mont-Blanc; car il faut rendre justice aux femmes du Marais, en général, non-seulement elles ne suivent pas, jour par jour, la mode à la piste, mais elles savent encore en régler les caprices d'une manière qui fait honneur à leur discernement. Les voilà, par exemple, arrivées aux modes de l'année 1796, et avant de prendre un parti sur les perruques, elles ont délibéré entr'elles pour savoir s'il ne vaudroit pas mieux sauter, à pieds joints, sur les six années suivantes, pour arriver tout de suite aux têtes tondues, sauf à retourner sur leurs pas chercher les perruques qu'elles auroient laissées en arrière. Celles qui étoient de cet avis, fondonoient leur opinion sur ce qu'il paroît plus naturel de se faire tondre d'abord et de porter ensuite perruque, que de commencer par porter perruque, pour se faire tondre ensuite; et voici à-peu-près de quelle manière je les ai entendu raisonner à cet égard. — Comment la même tête qui ne s'est pas contentée de sa fourrure naturelle, puisqu'elle a cru devoir s'en procurer une seconde, pourra-t-elle, sans inconvénient, renoncer tout-à-coup à ce double affublement, et passer d'une extrême richesse à une extrême pauvreté? D'un autre côté, si on considère la chose sous le rapport de l'économie, la matière première des perruques devant nécessairement être à bon marché, après une exploitation considérable de cheveux, il en résultera une grande modération dans le prix de cet article. Les dames de l'avis contraire, répondoient que cette dernière considération étoit peu importante, à raison des facilités qu'on auroit dans ce moment de se procurer hors du Marais la matière première de quarante à cinquante mille perruques dont ce quartier pouvoit avoir besoin pour son approvisionnement; qu'il suffiroit pour cela de faire acheter, à la Chaussée d'Antin, une partie des cheveux qui doivent s'y trouver à vendre. Cette opinion a prévalu, et l'ordre des modes ne sera pas interverti au Marais.

Quant aux schalls de Cachemire et aux tuniques juives, nous ne voyons pas sans inquiétude approcher l'époque de leur règne; et quoique ces vêtemens ne doivent arriver au Marais que vers la fin de l'année 1807, les pères de famille se préparent déjà, par de grandes économies, à faire face, lorsque le moment en sera venu, aux ravages qu'ils exerceront ici.

Il seroit bien à souhaiter pour nous qu'il en fût des nouveautés en fait de vêtemens, comme il en est des nouveautés en fait de livres. Celles-ci ne durent guères au-delà de trois à quatre semaines; puis c'est une affaire terminée sur laquelle on ne revient plus; de

sorte qu'au moment où nous entendons pour la première fois parler d'un ouvrage nouveau, il n'en est déjà plus question nulle part ailleurs, non qu'il ait disparu par le moyen du débit, mais parce que réellement il a cessé d'exister pour tout le monde.

Au demeurant, le Marais est resté *in statu quo ante bellum*, pour les usages. Les amusemens y sont à-peu-près les mêmes que par le passé. Les heures des repas n'y ont point été changées; et à cet égard nous nous trouverons bientôt à l'unisson avec les habitans de la Chaussée-d'Antin, parce que ceux-ci, à force d'empêcher sur la nuit, finiront nécessairement par diner, d'abord le matin; puis ensuite à la même heure que nous, et par prendre ainsi, le lendemain, leurs repas de la veille, ce qui rétablira l'harmonie entr'eux et nous.

B. . . . père de famille, du Marais

Le Marchand de Modes et le Bourgeois (1).

D I A L O G U E.

M. Zéphirin (entrant chez M. Jobinet, qu'il trouve dans son antichambre); mille civilités. Madame est chez elle sans doute?...

M. Jobinet. Mais, Monsieur....

Zéphirin. Elle ne peut pas être sortie, il n'est qu'onze heures.

Jobinet. Puis-je savoir?...

Zéphirin. Il n'y a pas eu aujourd'hui de barre à la Muette; la Vénus est fermée...

Jobinet. Je ne suis pas plus au fait de cela que de votre nom.

Zéphirin (montrant une jeune fille qui apporte un grand carton): voilà qui vous le dit.

Jobinet. Ce ne peut-être que M. Zéphirin, si renommé par la fraîcheur et la variété de ses modes.

Zéphirin. J'en suis accablé. J'ai, ce matin, tant de belles à voir, tant de consultations à faire, tant de toilettes à décider, que j'y crèverai trois attelages; ainsi, vous voyez que je n'ai pas de tems à perdre.

Jobinet (il sonne, et fait demander par une femme - de - chambre si Madame peut recevoir son marchand de modes): Mais, Monsieur, qu'apportez-vous-là?

Zéphirin. La plus jolie nouveauté du monde. Un chef-d'œuvre de l'art.

Jobinet. Mais, Monsieur, il me semble que ma femme est fort à la mode, car en lisant mon journal ce matin, j'ai eu le plaisir de reconnoître les rubans, les coquilles et les capotes gaufrées que ma femme porte depuis quelques jours.

Zéphirin. C'est précisément pour cela qu'elle ne peut plus paroître dans cet équipage: cela est immettable. Comment, M. Jo-

(1) Extrait du Feuilleton du Journal des Défenseurs de la Patrie.

binet, vous voulez que Madame aille prendre ses modes dans un journal ?

Jobinet. Mais il me semble que c'est le moyen.

Zéphirin. De ressembler à tout le monde... des modes de Journal !... Fi donc ! cela est pis que les nouvelles du *Messager du Mans*... Laissons ce guide-âne aux petites marchandes retirées du Marais ! une mode est déjà flétrie quand nous l'abandonnons aux journalistes, c'est pour achever de la discréditer tout-à-fait qu'on la publie...

Jobinet. Cela est-il possible ?

Zéphirin. Comment, Monsieur, vous voulez qu'une jolie femme paroisse dans un accoutrement dessiné sur tous les quais de Paris, qu'elle aille se donner en spectacle, et se soumettre à l'inspection du premier sot qui pourra, son journal à la main, vérifier indécemment et nommer, sans pudeur, toutes les portions de sa parure... Fi donc ! une jolie femme en rougiroit autant qu'un amateur de n'avoir que des copies... Défaites-vous de ces idées étroites et mesquines, Monsieur, ... l'article des modes peut être fort intéressant pour les dames de *Bolbec* ou de *Montcornet* ; mais ici il ne sert qu'à remplir un feuilleton... c'est le lest du vaisseau, le chiffon du layetier.... c'est le tombeau de nos découvertes.

Jobinet. Vous me paraissez avoir éminemment l'esprit de votre état...

Zéphirin. Je suis fou de mon art.

Jobinet. C'est ce qui fait les grands hommes.

Zéphirin. Je serois suspect à parler de son excellence ; mais il n'en est peut-être point qui influe plus directement sur les mœurs, les plaisirs et la perfection sociale d'un empire.

Jobinet. Voilà une terrible influence au moins.

Zéphirin. Elle est utile à la société... son premier bienfait est de faire circuler l'argent.

Jobinet. Oh ! oui, avec une grande rapidité.

Zéphirin. L'argent est à-peu-près dans la société ce qu'est le sang dans le corps humain.

Jobinet. D'accord ; mais une circulation trop rapide peut y porter le feu.

Zéphirin. C'est incontestablement à nous que le beau monde doit cette amabilité générale, ces communications fréquentes, ces fêtes délicieuses, et cette vie animée qu'on ne connoissoit pas autrefois.

Jobinet. Il est vrai que nous avons bien des amusemens, mais du bonheur !

Zéphirin. Du bonheur ! il s'agit bien de cela, Monsieur ; faites du bruit, de la dépense, ayez une femme aimable, un bel équipage, une bonne table, et ne vous informez pas du reste.... Le monde est bien changé, peut-être changera-t-il encore, nous changerons avec lui ; pour moi j'aime beaucoup les changemens.

Jobinet. Vous en vivez, M. Zéphirin.... ; mais je réfléchis de

tems en tems , et je crois que le luxe effrayant et la dissipation de la société sont des signes d'un désordre moral et d'une dégénération complète ; il me semble que nous commençons une république au point où toutes les républiques ont fini.

Zéphirin. Puisqu'il est question de république , Monsieur , permettez-moi de vous observer que rien n'a plus contribué que notre art à vous faire jouir de l'égalité , cette chimère que les philosophes ont si long-tems poursuivie à la lueur de leurs lampes ; les anarchistes à la flamme de leurs torches , et où nous conduisons sur des chemins semés de fleurs au flambeau des arts.

Jobinet. J'avoue que je ne vous entends pas du tout.

Zéphirin. Je vais vous le prouver. Dans ces pays barbares où le costume est invariable , il faut que les grands trouvent un moyen de se distinguer de la foule ; les Turcs se distinguent à la couleur de leur turban , les rois sauvages à la quantité de leurs plumes ; mais par-tout où la mode établit son empire , elle commence avec elle l'égalité. Il n'y a plus de classes distinguées. Dès qu'on change tous les jours d'habillemens , toutes tendent à se confondre : la fille de boutique peut aller à côté de l'épouse d'un grand magistrat ; si elle a quelque chose de plus neuf , elle est la reine du jour ; dans cette situation , la femme opulente n'a d'autre ressource que la richesse de notre imagination ; il n'y a qu'une mobilité continuelle , une variété prodigieuse qui puisse la faire distinguer ; les classes inférieures veulent en vain l'atteindre , elle a déjà jetté bas le vêtement que la bourgeoise a encore chez sa couturière : c'est un jeu de barres fort divertissant... Il est vrai qu'il en coûte quelques murmures et quelques petits chagrins. Comme il faut se montrer tous les jours , il en résulte qu'on néglige un peu le ménage , les enfans et le mari , qu'on voit beaucoup de mauvais ménages , de querelles , de divorces , de suicides , de banqueroutes ; mais le plaisir est l'ame de la vie. « En un mot , Monsieur , les modes sont un objet important : à force de rendre l'esprit frivole , on augmente sans cesse les branches de son commerce : la variété est un ressort utile ; il en résulte des biens sans nombre ; de là le luxe et l'industrie des arts , les modes , la politesse , le goût : c'est ce qu'a dit Montesquieu ».

Jobinet. Montesquieu ! Monsieur , cela suffit ; ma femme vous attend ; je paierai votre mémoire.

A la sortie de l'Opéra , j'attendois avec beaucoup de monde dans le vestibule , que ma voiture fût arrivée. Tout d'un coup s'élève une rumeur assez forte près du poêle. On court , et moi avec les autres : c'étoit une petite dame fort jolie qui répétoit , en frappant du pied , *l'animal , le butor , le grossier !* de quoi s'agissoit-il ? d'un grand monsieur qui avoit un *claque* sous son bras , et qui entendant annoncer sa voiture , s'étoit brusquement retourné pour gagner la porte et avoit donné à la jeune dame un

large soufflet de son *claque*. Quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle dit à une autre personne de sa société : *regardez, ma chère, n'a-t-il pas bien dérangé mon coup de vent!* — Que veut-elle dire avec son *couvent*, me demandois-je à moi-même, lorsque je vis l'amie, en lui répondant *mon Dieu oui*, se mettre en devoir de lui raccommorder une touffe de cheveux qui couvroit son front comme une huppe de poule noire ! Je demandai à mon voisin, comment il se pouvoit que cette touffe s'appellât un couvent ? — *C'est un coup de vent*, me répondit-il durement, c'est-à-dire, un amas de cheveux qui sont censés réunis sur le haut de la tête, par un coup de vent qui a soufflé au derrière et de bas en haut. Pendant que j'écoutois cette explication, la petite dame frappoit des pieds, en criant, *oh ! ciel, mon coup de vent est perdu... J'irai au bal avec mon coup de vent tout de travers...* On m'avertit que ma voiture étoit là, je me sauvai en disant, entre mes dents : ma chère dame, ce coup de vent que vous avez sur la tête, m'a bien l'air d'un coup de marteau.

Le Comte ORLOBORLOF.

M O D E S.

Les fleurs, sur les coëffures en cheveux, sont, depuis quelques jours, assez communes ; tantôt c'est une seule grosse fleur qui ressemble à un tournesol, tantôt une guirlande en diadème. Presque tous les chapeaux de taffetas qui sortent de la main des modistes, sont bordés d'un ruban plissé en gueule de loup. La mode des dentelles rabattues en demi-voile, se soutient. Pour la grande parure, quelques élégantes substituent aux voiles de dentelle, un voile de mousseline très-claire ou de crêpe noir, brodé sur les bords en lames d'argent ou d'or. Le nombre des capotes d'organdie n'est pas diminué ; mais beaucoup de ces capotes sont unies, d'autres ont, à côté d'une bande gaufrée, une bande unie. La mode des longues queues est presque générale. Pour border les bas de robes, on emploie de larges rubans gommés ou de grosses torsades qui maintiennent la queue dans son entier développement. A en juger par la quantité, on diroit que les schalls de Cachemire sont d'un prix modéré ; comme les soirées deviennent fraîches, on finit, après les avoir portés en corde, par les étendre sur les épaules.

EXPLICATION DES GRAVURES, Nos. 495 ET 496.

Pour les costumes du matin, la mode des tailles basses et des garnitures en fraise, continue. On commence à reprendre les cornettes et les toquets de tulle brodé.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.